

Confinement: «Le recensement est atroce» pour le cirque et les arts de la rue

Parce que leur saison se concentre entre avril et octobre, que leur art suppose de grands rassemblements en plein air, que leurs spectacles n'auraient aucun sens sur vidéo et qu'ils tournent beaucoup à l'international, les artistes de rue sont littéralement mis à terre par la crise.



L'incertitude pèse lourd sur les festivals d'été comme Chassepierre. - D.R.

Par **Catherine Makereel (/3773/dpi-authors/catherine-makereel)**

Le 9/04/2020 à 15:10

Bien sûr, ce n'est pas la panacée mais, en ces temps confinés, le théâtre et la danse se sont inventé de nouveaux modes de visibilité sur les plateformes vidéo, les orchestres se sont rassemblés virtuellement pour nous jouer *Bella Ciao* ou le *Boléro* de Ravel, les livres se sont résolus à accélérer leur conversion numérique. Mais qu'en est-il des arts de la rue ? Imagine-t-on un instant un entresort conçu pour un bout de trottoir muter en ersatz sur Vimeo ? Peut-on prétendre calibrer pour Internet ce qui fait le charme des tréteaux posés sur les places publiques ou au milieu des prairies : les gradins de fortune, l'odeur inimitable du chapiteau, la tchatche des saltimbanques pour mettre en boîte les enfants du premier rang et cette façon d'improviser qu'ont les troubadours et les cracheurs d'humour ? Non, décidément, les arts forains et les arts de la rue, parce qu'ils dépendent de ce contact immédiat, fragile, inimitable avec le public, ne sont pas faits pour finir coincés dans une fenêtre YouTube. Et c'est bien là toute la tragédie.

Hécatombe dans les festivals

Alors que le secteur – labellisé cirque, arts forains et de la rue – avait déjà pris un sérieux coup dans l’aile avec l’annulation en mars du festival Up, biennale de cirque contemporain à Bruxelles, il met carrément un genou à terre, voire les deux, tandis que les festivals d’art de la rue voient leur début de saison avortée. Dans toute la Belgique francophone, c’est l’hécatombe : Hopla à Bruxelles, Namur en Mai, Sortilèges à Ath, le Voenk à Jette, le Visuel festival Visueel à Berchem-Sainte-Agathe, les événements prévus d’ici juin s’annulent les uns après les autres tandis que l’incertitude pèse lourd sur les festivals d’été comme Chassepierre et que la situation à l’international n’est guère plus rose puisque même le Fringe à Edimbourg, qui doit normalement se tenir à la mi-août, a jeté l’éponge.

Un secteur à part

« Le recensement est atroce », confirme Isabelle Jans, qui coordonne Aires Libres, la fédération professionnelle du secteur. En contact avec les compagnies et artistes du domaine cirque-rue-forain pour dresser un état de lieux, Aires Libres tente aussi d’alerter les pouvoirs publics sur une situation particulièrement catastrophique compte tenu des spécificités du secteur. Non seulement, la crise sanitaire intervient au moment même où débute la saison, mais elle touche ici des opérateurs très peu soutenus structurellement. « De ce fait, leur économie repose plus que d’autres sur la diffusion des spectacles, qui ont d’ailleurs une plus longue durée de vie : une ou deux saisons en Belgique puis deux ou trois saisons à l’international, précise Isabelle Jans. Jouer dans un festival, c’est recevoir un cachet, mais c’est aussi être visible pour les programmeurs. »

Le Cirque du Soleil licencie

Autre source d’inquiétude, le caractère très international des spectacles. « Ces compagnies tournent énormément à l’étranger. Or, les frontières sont fermées, ce qui provoque une double peine pour les artistes : il y a les annulations immédiates mais aussi la crainte de préférences nationales à

l'avenir. Alors que tout le monde réorganise ses saisons, on peut penser qu'une compagnie belge ne sera pas prioritaire pour une scène nationale française. » Si la situation mondiale est morose – le Cirque du Soleil, qui a licencié 95 % de son personnel il y a deux semaines, en est un triste indicateur –, la solidarité ne s'organise pas moins au niveau local. « A Bruxelles, par exemple, le SuperVlieg SuperMouche a décidé de reporter son édition à la fin août tandis qu'Hopla s'organise pour intégrer les artistes déprogrammés à l'édition 2021. Pour Up, l'Espace Catastrophe parle de transformer le festival en saison Up qui s'étalerait plic ploc sur la programmation, dès la rentrée. Et puis, il y a les festivals de septembre, qui ont encore des chances de tenir, et qui réfléchissent à ajouter des créations belges en plus, peut-être en remplacement de certaines compagnies étrangères qui ne pourront pas venir. » Quant à Sortilèges à Ath, ils reprogramment les artistes sur 2021 tout en proposant de payer à l'avance une partie du cachet.

A Namur en Mai, Samuel Chappel en appelle à ses partenaires – la Ville de Namur, par exemple – pour maintenir leurs subventions. Il en va, dit-il, de la survie de la structure, pour compenser les pertes en billetterie ou en sponsoring, régler les frais déjà engagés, mais aussi pour rétribuer les artistes qui allaient se produire cette année. L'équipe a aussi lancé un appel aux dons pour soutenir ces mêmes artistes.

Les chaussons rouges: une création (dangereusement) sur le fil

C.Ma.

Habituées à jouer dans les parcs ou sur les places publiques, les funambules des Chaussons rouges se préparaient à peaufiner leur nouvelle création, *Nadir*, lors d'une résidence dans le saint des saints pour les arts de la rue : Chassepierre. Et puis, le coronavirus est passé par là. Les premières prévues en avril à Ypres et Bruxelles ont volé en poussières, emportant avec elles une flopée de dates ultérieures en Belgique mais aussi en Pologne, en Roumanie ou en France. Impossible à transposer en intérieur – « Il nous faut 9 mètres de plafond et 20 mètres de long », précise l'acrobate Marta Lodoli – leur spectacle de fil, tout en hauteur, était prévu pour être vu par des milliers de personnes à la fois. De quoi faire hoqueter les nouvelles mesures prévues par le confinement.



C'est donc la tuile pour cette compagnie, spécialiste du plein air, dont la saison se concentre entre avril et octobre. « Une nouvelle création, c'est beaucoup d'investissement. On avait posé une demande d'aide à la création dont on n'a pas encore de nouvelles. On a avancé tous les frais d'une création qui, si elle n'est pas vue par les programmeurs, ne tournera pas l'année prochaine. »

La situation de ces acrobates en chaussons rouges, qui comblent habituellement leurs fins de mois avec des petits boulots – ateliers de cirque ou régie sur d'autres spectacles (autant d'activités également à l'arrêt) –, illustre aussi l'extrême précarité d'un secteur, le cirque, composé en grande partie de jeunes qui n'ont pas encore accès au statut d'artiste et glissent entre les mailles des filets de sécurité réservés aux employés et aux indépendants.

Théâtre d'1 jour: «Nous sommes au bord de la faillite»

C.Ma.

Elu meilleur spectacle de cirque de 2018 par les Prix de la Critique, *Strach a fear song* s'apprêtait à conquérir la scène internationale, de la France à l'Ecosse, en plus d'assurer quelques dernières séries belges, à Bruxelles (pour Hopla) et Namur. « Les chiffres sont catastrophiques, prévient Bérénice Masset, administratrice du Théâtre d'1 jour. Pour l'instant, on compte un mois de tournée annulé et neuf autres représentations en suspens. Mais aussi onze travailleurs concernés, 364 jours de travail non prestés, 98.100 euros de masse salariale et 20.000 euros de marge bénéficiaire en moins. »



Si quelques opérateurs français leur ont proposé une indemnisation sur 2020 et un report plutôt qu'une annulation, l'avenir est plus incertain côté belge. « On devait aller au Fringe à Edimbourg, ce qui devait relancer la saison 2021-2022, et on avait aussi fait un gros travail pour ramener des pros à Bruxelles et Namur : c'est tout notre plan de diffusion qui tombe à l'eau pour les deux prochaines années. » Malgré un contrat-programme de 80.000 euros par an, la compagnie vit désormais dans l'angoisse : « La ministre de la Culture avait l'air de dire qu'on devait prendre en charge les salaires, en attendant un éventuel remboursement du fonds de sécurité, mais notre masse salariale dépasse le contrat-programme. Sans compter qu'on a investi dans un nouveau chapiteau et qu'on comptait sur les marges bénéficiaires pour payer l'emprunt. On est maintenant au bord de la faillite. »